



RÉAAPPORT D'ACTIVITÉ

Journée départementale – Semaines de la parentalité

2022

SEMAINES DE LA PARENTALITÉ JOURNÉE DÉPARTEMENTALE

En 2022, le Réaap a organisé La journée départementale et Les Semaines de la parentalité.

Programmées entre le 24 janvier et le 12 février 2022, la préparation des Semaines de la parentalité avait été entamée dès 2021 avec notamment la mise en place d'une nouvelle sélection de courts métrages pour la 3^e édition du programme « Questions de familles ».

Initiées en 2018, Les semaines de la parentalité se déploient en différents points du département. Les structures qui le souhaitent – centres sociaux, espaces de vie sociale, associations, cinémas... - organisent activités ou animations spécifiques pour les familles. Elles peuvent s'appuyer sur le programme Questions de familles, une sélection de 6 courts métrages bâtie en partenariat avec l'association Côte Ouest (Festival européen du film court de Brest). Cette séance « Questions de familles » est pensée comme un temps convivial pour permettre l'échange autour des films, et s'exprimer sur des thématiques familiales via le cinéma de court-métrage.

Des actions et temps forts ont été mis en place par différentes structures à :

- Brest
- Châteaulin
- Huelgoat
- Milizac
- Guipronvel
- Lesneven
- Plouescat
- Plougastel
- Quimper
- Rossporden
- Saint-Renan
- Telgruc





- Le programme « Questions de familles » est prévu pour s'adresser à un large public de familles, parents, enfants à partir de 10 ans.
- Les 6 films du programme : Kaolin, Pussy Boo, Mémorable, La jupe d'Adam, Tombés du nid, Pile poil
- En 2022, un jeu « Questions de familles » avait été créé pour prolonger les projections par une réflexion, des temps d'échanges de manière ludique.



LA JOURNÉE DÉPARTEMENTALE DU RÉAAP s'inscrit dans le cadre des Semaines de la parentalité.

Elle s'est déroulée le jeudi 3 février 2022 au centre culturel de Saint-Renan et avait pour thème **Fratries. Naître, grandir, se positionner, s'accepter, s'adapter... Vivre entre frères et sœurs.**

Elle s'articulait autour d'une conférence *Entre frères et sœurs, des liens forts et des conflits perpétuels...* Comment se construit-on aujourd'hui dans une fratrie ? animée par la sociologue Laurence Davoust et de 6 ateliers pour aborder la fratrie sous différents angles, permettant de favoriser les échanges et la co-construction entre les participants.

Comme en écho au programme Questions de familles, une programmation de 5 courts métrages « spécial fratries » a été préparée et projetée au cours de la journée.

110 participants

14^e journée départementale du Réaap 29



Naître, grandir, se positionner, s'accepter, s'adapter... Vivre entre frères et sœurs.

Conférences – Ateliers

Judi 3 février 2022

à Saint-Renan

Espace culturel - Place du Dr Paul Guyader

Journée ouverte aux parents, aux professionnels, aux bénévoles, aux élus...

Renseignements : Réaap 29 / 02 98 43 94 53 – reaap29@wanadoo.fr
Inscriptions en ligne : <https://forms.gle/B8iKgWgVeq147rpi7> / disponible aussi sur www.infoparent29.fr
Gratuit





La journée départementale est toujours un temps fort de la vie du Réaap. Malgré les contraintes sanitaires, 110 personnes (sur 125 inscrits) - parents, professionnels, bénévoles, élus – y ont participé. Outre la réflexion sur la thématique retenue, la journée départementale est aussi l'occasion de montrer ce qu'est le Réaap et comment il est soutenu et porté par les institutions qui le copilotent.



FRATRIES

Naître, grandir, se positionner,
s'accepter, s'adapter...
Vivre entre frères et sœurs.

PROGRAMME

MATIN

9h15 **Accueil**

9h45 **Allocutions d'introduction**

10h15/12h00 **Conférence**

Avec **Laurence DAVOUST-LAMOUR**, docteure en sociologie
Et **Martine PELTIER-LE TEUFF**, psychologue

Entre frères et sœurs, des liens forts et des conflits perpétuels...

Comment se construit-on aujourd'hui dans une fratrie ?

« Les trajectoires des fratries sont toujours singulières et bon nombre de témoignages montrent comment les frères et sœurs vivent autant de moments de complicité que de phases de tensions. Il s'agira ici de comprendre ce que sont ces fratries au sein de familles dont la configuration est plurielle. Quelle place pour chacun ? Quelles constructions identitaires individuelles et familiales ? Quelle valeur ajoutée pour grandir ? Autant de questions qui nous permettront de réfléchir aux mutations importantes que connaissent les familles dans notre société et à la façon dont ces transformations ont impacté les liens internes aux fratries. L'approche se veut être à la fois sociologique et psychologique, pour qu'elle permette d'analyser les contextes qui influencent les cheminements des uns et des autres et qu'elle s'arrête sur ce qui caractérise chacun, dans son individualité, et au sein de sa propre fratrie. »

12h/13h15 - Pause déjeuner libre (Commerces et restaurants à proximité. Il n'est pas possible de déjeuner dans l'enceinte de l'Espace culturel)

APRÈS-MIDI

13h20 **Projection** du programme spécial JD « Fratries »

5 courts métrages sélectionnés avec le partenariat de Côte Ouest

Les deux couillons ▶ / *Pupu* ■ / *Tétard* ✨ / *La maman des poissons* ✨ / *Les méduses* ✨

14h30 **Ateliers** (un au choix)

16h **Propos de clôture**

16h15 **Fin de la journée**

- 1 – Fratrie et handicap : s'adapter ✨
- 2 – Enfant placé, fratrie séparée : comment se construire ? ■
- 3 – La fratrie quand les familles se recomposent
- 4 – Frères et sœurs tout au long de la vie : un long fleuve tranquille ? ▶ ✨
- 5 – La place dans la fratrie est-elle déterminante ? ✨ ✨
- 6 – Naissances de la famille et de la fratrie ✨

Les symboles de couleur à côté du titre de chaque court métrage permettent de repérer quelle(s) thématique(s) est/sont plus particulièrement présente(s) en lien avec les thématiques des ateliers.

LES SEMAINES DE LA PARENTALITÉ

Retrouvez toute l'actualité des semaines de la parentalité sur **infoparent29.fr**

Grandir au sein d'une fratrie : du sentiment d'appartenance au besoin de singularité¹

Laurence DAVOUST LAMOUR
Docteure en sociologie

La question des fratries peut être abordée de façons multiples, et chaque déclinaison en appelle d'autres : naître dans une fratrie, faire naître une fratrie, la fratrie face au handicap de l'un de ses membres, les effets du rang dans la fratrie, les liens entre configuration familiale et structuration de la fratrie... Le texte qui suit balaye ces différentes déclinaisons en ouvrant chemin faisant un certain nombre de fenêtres thématiques.

L'approche proposée est sociologique, permettant de penser les fratries dans une société en fortes mutations, et le contexte de la réflexion - celui d'une crise sanitaire en cours - colore indéniablement les analyses proposées. L'accompagnement des enfants, des jeunes, des familles, au sortir de cette crise dont l'impact sera fort et probablement durable, ne sera plus tout à fait de même

¹ Cet article fait suite à une journée d'étude départementale organisée par le REAAP du Finistère le 3 février 2022 : il reprend partiellement les propos de la

nature et ne servira plus tout à fait les mêmes constructions sociales et humaines. Dans ce contexte, l'intérêt d'une réflexion partagée qui sous-tend une action collective est essentiel, mais ce qui l'est encore davantage, ce sont nos capacités et nos volontés, à tous, professionnels, parents, élus, institutionnels... de faire un pas de côté pour regarder cette réalité sociale, familiale, culturelle un peu différemment, en acceptant de se faire quelque peu chahuter dans nos postures et de remettre en cause nos pratiques plus habituelles. Si cette crise peut avoir un intérêt, c'est peut-être de ce point de vue-là : elle nous oblige à bousculer nos certitudes...

Nos pistes de réflexions et nos analyses partent d'un matériau de terrain : la parole des uns et des autres, le témoignage de parents, d'enfants, d'adolescents, de frères et sœurs, et celui de professionnels qui, dans leurs métiers, ont observé les évolutions de la famille, de la fratrie et plus récemment de la crise que nous sommes en train de traverser. Ces évolutions et ces périodes de crise changent sans nul doute ce que la famille produit en termes de fratries et ce que la fratrie produit en termes de constructions humaines, en termes de constructions identitaires.

Plusieurs thématiques trament cet écrit :

- La première interroge ce qu'est ce groupe nommé fratrie, ce qu'il implique en termes de calme et de tempête, comme le nomme Anne Jochum dans son film documentaire consacré à ce sujet : « Fratrie : entre calme et tempête ».²

conférence d'ouverture et les échanges recueillis dans plusieurs ateliers.

² « Fratrie : entre calme et tempête ». Réalisation Anne JOCHUM. Productions Préparons Demain. 2013.

- La seconde nous permet de regarder de plus loin la fratrie en partant d'un postulat simple : si la famille évolue tant depuis quelques décennies, c'est probablement que la fratrie en son sein évolue également. Nous nous arrêterons un temps sur cette définition plurielle de la famille, pour voir ce qu'elle produit de différent en termes de relations parents-enfants et en termes plus globaux de configuration familiale.

- Nous nous arrêterons enfin sur les conditions qui permettent d'inscrire son histoire dans celle de sa fratrie, dans celle de sa famille... dans celle de la société à laquelle chacun appartient, en tentant de définir finalement ce que peut être l'accompagnement de ces trajectoires humaines qui forment ou éloignent les fratries.

« Les professionnels que nous sommes doivent s'interroger sur la façon dont cette évolution-là est venue impacter les métiers. A partir du moment où il n'y a plus un modèle général, mais que chaque parent a à inventer sa manière de faire le père ou de faire la mère, à inventer ses stratégies, ses conceptions de faire l'éducation de son enfant, de cet enfant-là, à quel modèle les référer ? Quelle va être la position du professionnel ? De quel droit désormais les professionnels vont dire qu'ils ont un savoir sur l'éducation des enfants, auquel les parents vont devoir se conformer ? »³

Quelle pourrait être la valeur ajoutée d'une fratrie pour se construire, pour devenir quelqu'un au sein de cette société, alors même que cette configuration familiale, restreinte ou plus large, est toujours traversée par un certain nombre de tensions ?

Dans cette micro-société qu'est la famille, qui comprend une configuration plurielle de fratries, nous retrouvons le même type de conflits identitaires que dans d'autres collectifs existant dans notre société. Chez les enfants, dont il est principalement question ici, ces conflits relationnels existent dans le groupe classe, sur l'espace public, dans les accueils de loisirs... On a le sentiment qu'on reproduit finalement à la maison ce qui se joue à l'extérieur ou inversement, qu'on reproduit sur l'espace public ce qui se joue à la maison : des tensions identiques, pourrait-on dire, avec néanmoins quelque chose de particulier en ce sens qu'il s'agit là d'un collectif - la fratrie - auquel on appartient d'emblée ou au cours de sa vie, mais sans qu'aucun choix nous ait été donné. Car c'est bien comme ça que se pose la fratrie... un collectif auquel on n'a pas choisi d'appartenir, un groupe imposé, avec pourtant quelque chose qu'il est difficile de nommer mais qui semble durable... une fratrie tout au long de sa vie, traversant des éloignements géographiques, des ruptures, des histoires singulières... Mais une appartenance obligée qui nous contraint, qui ne s'oublie pas, que l'on ne peut laisser sur le bord du chemin lorsqu'elle ne nous intéresse plus... quelque chose de tellement fort, de tellement constant et quelquefois de tellement peu exprimé que l'on s'y sent finalement pieds et poings liés, avec force de culpabilité lorsqu'on s'en éloigne ou lorsqu'on s'y oppose. Et c'est parfois bien compliqué de s'en éloigner, de s'y opposer, de

2

³ Daniel COUM. « Famille(s) en mutations ». Film documentaire d'Anne JOCHUM. Productions préparons demain. 2019.

la quitter, tout autant que d'y trouver sa place et d'y grandir ou de s'y épanouir...

Nous sommes donc bien dans un groupe social qui a son organisation propre, qui ne ressemble jamais tout à fait à celle des autres, qui construit progressivement du conflit, de l'appartenance, de la dé-appartenance... et qui va petit-à-petit jalonner les trajectoires humaines en les configurant à l'interne, mais également à l'externe pour se conformer aux attentes sociales les concernant.

De l'extérieur, les individus comme les fratries sont d'ailleurs bien regardés comme appartenant à telle ou telle famille : lorsqu'en milieu scolaire ou à l'accueil de loisirs, l'enfant est accueilli comme étant le petit frère d'un plus grand qui a laissé quelques souvenirs impérissables dans la structure, il ressent très fortement ce regard externe de l'appartenance familiale. Les adultes que ces enfants deviennent expriment bien la façon dont, dans les relations sociales, cette entité fratrie qu'ils n'ont ni demandée ni choisie, les a marqués, positivement ou négativement, mais surtout régulièrement, dans des espaces temps dont ils se souviennent, dans des virages qu'ils ont souhaité prendre, à des instants où chacun aurait aimé se présenter en son propre nom, en tant qu'individu unique et où cette présentation a été précédée par l'existence d'un frère, d'une sœur, d'une réputation, de caractéristiques diverses, d'un échec, d'une réussite... ces échecs et réussites mettant finalement une pression importante sur celui qui arrive à la suite de l'autre, des autres... quelquefois même plus importante que ce qui se joue dans le moment présent.

Se pose ici la question des représentations sociales dont nous sommes tous empreints, notamment parce que ces présupposés nous évitent l'incompréhension du monde, nous

évitent de nous confronter au sentiment d'inconnu. Mais accueillir quelqu'un dans un collectif, dans une classe, dans une association sportive, culturelle, en se rappelant en premier lieu son appartenance familiale et de fait son appartenance à une fratrie donnée, c'est compenser l'inconnu par du non avéré et mettre une représentation sociale à la place de la rencontre véritable.

L'éclairage de François De Singly à ce sujet est intéressant⁴ : dans ses travaux, le sociologue explique que chacun met un temps certain, dans son développement, à réussir le difficile exercice de parler en son propre nom. Il évoque dans un premier temps - le temps de l'enfance - l'appartenance à un « *Nous familial* », cette période du développement étant assez valorisante pour la famille qui est considérée par l'enfant comme le seul cadre de référence, le parent détenant alors une vérité absolue et une parole surpassant toutes les autres ; De Singly démontre ensuite l'appartenance à ce qu'il nomme un « *Nous générationnel* » au sein duquel l'important est de ressembler le plus possible à tous les autres membres du groupe qui deviennent alors les nouvelles boussoles à suivre de façon inconditionnelle. Ce passage crée bien évidemment des tensions entre l'intra et l'extra-familial. Et ce n'est, selon l'auteur, qu'à partir du moment où l'on se sent suffisamment reconnu dans ce groupe de pairs qu'il est alors possible de se positionner et de dire « *Je* » pour exprimer ses opinions propres, si opposées soient-elles avec celles des autres, amis et /ou famille.

Les similitudes entre les différents groupes d'interdépendance sont troublantes : à chaque moment, et quel que soit le collectif auquel on fait référence, il importe que le sentiment d'appartenance soit suffisamment fort pour pouvoir s'y adosser afin de prendre son envol... et suffisamment aimant ou englobant pour

⁴ De Singly François. « Les adonaissants ». Ed Armand COLIN. 2006. 400 p.

pouvoir y revenir si l'on se sent en danger. Les trajectoires humaines sont ainsi construites, et bon nombre de blessures, légères ou plus profondes, s'inscrivent dans cet aller-retour entre le cercle d'appartenance protecteur et contenant, et la société, émancipatrice, qui permet de s'échapper de ces liens familiaux ou amicaux.

C'est un exercice bigrement difficile que de se construire une identité propre, une singularité, dans ces groupes au sein desquels notre société voudrait qu'on se ressemble tous... Cette société normative ne facilite pas la tâche pour quiconque veut se démarquer de ses frères, de ses sœurs, de ses pairs... L'enjeu est bien ici de parvenir, malgré cet environnement normatif, à dire sa différence, à exprimer sa singularité, pour pouvoir exister au travers de ses propres opinions, de ses propres désirs, de ses plaisirs, de ses déplaisirs, de ses fragilités et de ses forces... au travers, pourrait-on imaginer, de « *tout ce qui pousse dans ma propre peau et qui n'appartient qu'à moi* »⁵.

L'exercice est périlleux et doit permettre à chacun d'être regardé par les autres avec autant d'attention, même en se démarquant de ce groupe qui nous protégeait... Il devient peut-être encore plus délicat lorsque le groupe d'appartenance est une fratrie parce qu'en assumant le fait d'être soi-même, d'être différent de l'autre, on peut parfois ressentir le sentiment de la trahison interne à la famille. Et comme la fratrie mobilise un certain nombre d'affects différents de ceux qui traversent d'autres relations sociales, on se trouve alors sur un terrain plus complexe, sur un sol plus mouvant... que l'on tente souvent de stabiliser envers et contre tout, pour préserver l'harmonie recherchée du groupe.

Finalement, en ce sens, la famille et la fratrie représentent un peu *le fil à la patte* du développement et de l'émancipation de

chacun. Si l'on va trop loin et que le fil se tend, les membres du groupe nous rappellent d'où l'on vient et les engagements que l'on a vis-à-vis du groupe. Mais si l'on ne tente rien, ils nous rappellent également qu'ils nous ont donné de la force pour nous envoler. La fratrie évolue dans ces paradoxes permanents... Et dans le contexte singulier qui nous entoure depuis deux années, la famille, et par ricochets la fratrie, sont pourtant devenues le quotidien quasi-exclusif de plusieurs enfants et adolescents.

Pourtant, si la sphère familiale a représenté un refuge pour beaucoup pendant ces périodes troublées, il n'en reste pas moins que la confrontation sociale hors fratrie, hors famille, reste un levier essentiel de toute construction humaine.

La question des fratries du point de vue des enfants qui les composent...

Nous sommes indéniablement dans une société qui pense toujours l'arrivée d'un premier, d'un second, d'un énième enfant comme une bonne nouvelle, sauf cas particulier, bien entendu, d'une trajectoire de vie différente ou accidentée. Mais, de façon générale, les espaces de sociabilité que traverse un enfant déjà présent au moment où sa maman donne naissance à un petit frère, à une petite sœur, regorgent tous d'individus - de l'institutrice à la grand-mère en passant par la voisine ou la grand-tante - qui viennent dire à cet enfant aîné qu'il doit être absolument ravi de l'arrivée d'un petit ! Pour le petit qui devient grand, c'est quand même très compliqué à entendre : sa vie va être profondément bouleversée, le temps qui jusqu' alors lui était consacré va être à minima divisé par deux, les signes d'amour, d'affection dont il a besoin

⁵ Selon une expression utilisée par Jean EPSTEIN

vont eux-mêmes se répartir sur deux enfants au lieu d'un...

Pour des enfants aînés, l'injonction à aimer celui qui arrive alors même qu'il prend la place et l'amour qui lui est associé, est véritablement difficile à admettre et à comprendre. C'est alors important de pouvoir avoir le droit de ne pas aimer... Ce qui ne présage d'ailleurs rien pour la suite. Les choses vont se mettre en place comme elles doivent se créer : on se rapproche, on s'apprivoise, on fait connaissance petit à petit... C'est finalement l'histoire du Petit Prince qui se rejoue dans la naissance d'une fratrie ! Laissons donc le temps à ces liens affectifs qui vont émerger progressivement de se tricoter, laissons le temps de l'interaction pour faire naître un amour interne à la fratrie. Une fois admis le droit de ne pas aimer, une fois verbalisé ce sentiment premier, l'enfant ressent alors une liberté de construire une relation affective forte qui dépasse l'injonction de l'amour contraint, pour la seule raison qu'il est intra fratrie.

Les évolutions conjointes de la famille et de la fratrie...

« Pour pouvoir se familiariser à l'altérité, cela exige que je sois conscient que ma représentation de la forme d'une famille n'est pas au centre de toutes les autres représentations. C'est une représentation qui cohabite avec toutes les autres représentations de familles. Il faut se décentrer de ses propres modèles, ce qui signifie que j'accepte que mon modèle ne m'apparait naturel que parce que c'est dans ma culture. Il faut apprendre à repérer comment ma culture colore tout ce que j'observe et les interprétations que je fais de mes observations. Autrement n'est pas bon,

⁶ Charles DI. « Famille(s) en mutations ». Film documentaire d'Anne JOCHUM. Productions préparons demain. 2019.

autrement n'est pas mauvais. Autrement n'est pas juste, autrement n'est pas faux. C'est tout simplement autrement... »⁶

La structure familiale a évolué tellement qu'on ne peut plus, aujourd'hui, penser une logique unique du « faire famille ». Ces mutations familiales et sociales imposent d'« ouvrir la case du autrement » et nous obligent à ne jamais s'autoriser à penser la configuration unique de la famille et de ce qui est bien ou bon pour elle à la place des membres de cette entité singulière. Sans doute cette règle vaut-elle d'ailleurs pour bien d'autres domaines que celui des fratries et des familles.

En tout état de cause, ces transformations sociétales viennent nous rappeler avec beaucoup de force que personne ne peut être donneur de leçons ou écrivain d'un livre de recettes qui fonctionneraient pour toutes les familles ! Plus on avance dans cette liberté de construire le « faire famille » selon ses repères, ses normes, ses valeurs, plus on se trouve en présence d'une multiplicité de configurations familiales, dont l'enjeu reste malgré tout unique : celui des constructions humaines, qui elles-mêmes visent un épanouissement et une émancipation de tout un chacun.

Cette équation est complexe à résoudre : elle signifie que la configuration familiale dans laquelle les enfants vont se construire n'est pas unique, mais que pour autant, ce qui y est visé relève d'une transformation de l'individu au sein même de cette configuration, qui va toujours dans le même sens : celui de l'émancipation humaine.

Le point d'arrivée n'est pas unique lui non plus, mais nécessite une capacité de redéfinir ce que nous pourrions nommer la réussite sociale... la réussite familiale... le bonheur peut être ?

Nous nous trouvons cependant dans une société qui confond depuis un certain nombre d'années ces vocables de réussite sociale, familiale, scolaire... en faisant parfois des amalgames ou des raccourcis qui nous feraient croire que parce qu'on est bon élève, ou parce qu'économiquement la famille est connue et reconnue... toutes les autres portes pourraient alors s'ouvrir...

Mais les enjeux dont nous parlons ici, tant pour la famille que pour la fratrie, sont d'une autre nature : il ne s'agit pas d'être doué ou d'être premier, il s'agit d'être heureux... Élément fondateur s'il en est d'une vie, peut être encore plus dans cette société que nous évoquons ici, et qui n'est ni apaisée, ni sereine...

Accompagner cette pluralité de familles, qui représente une diversité de fratries, c'est essayer de réfléchir collectivement à ce qui permettrait de ne prendre la place de quiconque, tout en proposant de l'écoute, des rencontres, peut-être des outils... pour que chacun, chacune ait le choix de sa trajectoire propre.

En d'autres termes, il s'agit de laisser chacun dans son environnement familial singulier - et dans la configuration tout aussi singulière de sa fratrie - décider de la route qu'il suivra pour arriver à ce but commun que pourrait être l'épanouissement humain. Ce n'est pas chose aisée, notamment pour les professionnels de l'accompagnement, car la posture est frustrante. Elle nécessite de s'éloigner et de se mettre à l'écoute pour essayer de comprendre la logique de l'autre. Quand des enfants évoquent la façon dont ils s'organisent entre frères et sœurs, ils s'expriment au nom de leur logique et de leurs représentations ; quand les membres d'une famille recomposée évoquent leurs modalités de construction d'une entité consolidée, à partir de petits morceaux issus de puzzles différents, ils s'inscrivent dans une logique qui leur appartient, même si la

construction demande un accompagnement coéducatif.

La logique de cet accompagnement pourrait être exprimée de la façon suivante : *« Je vais te regarder différemment parce que tu n'as rien à voir avec ton frère, parce que tu n'as rien à voir avec ta sœur, parce que tu es unique et c'est à partir de cette singularité que je vais essayer de t'accompagner. C'est cette singularité qui fait ta force et ta valeur intrinsèque. Il faut en revanche que tu comprennes que ton frère et ta sœur sont aussi importants que toi parce qu'eux aussi ont énormément de valeur mais ils sont différents de toi et de fait mon accompagnement de parents – ou de professionnel - ne peut être que différencié. Dans la famille, il va donc falloir jouer collectivement une partition qui sera composée de trajectoires singulières, toutes différentes les unes des autres, avec lesquelles il faudra créer du « Nous »... Et ce collectif, s'il fonctionne, sera lui-même porteur de beaucoup de force, de solidarité, de bienveillance... »*

6

Existe-t-il des impossibilités d'aimer entre frères et sœurs... ou des impossibilités de faire fratrie ? Quand un des enfants n'arrive pas à accepter l'autre... pour quelque raison que ce soit... et que les parents se trouvent bien démunis pour continuer à faire famille...

L'accompagnement de groupes de parole de parents donne l'occasion d'entendre des récits de vie de ce type. Parfois, les représentations sont tellement fortes et tellement angoissantes pour le parent qui doit accompagner cette réalité de fratrie déchirée, que finalement, il ne parvient pas à ouvrir l'expression possible pour l'enfant, de nommer, de verbaliser, de dire les raisons qui conduisent à ce sentiment – juste ou non – de détester l'autre.

« *Moi, ce ne sera pas possible d'avancer en famille parce qu'ils se détestent et rien ne dépassera ça !* » exprime une maman. Elle a des enfants rapprochés en âge, de 14 et 15 ans. Cette maman porte derrière elle plus de dix années de certitude que ses enfants se détestent. Dans cette famille, tout est organisé de telle façon que les conflits meurent presque dans l'œuf, pour essayer d'éviter à cette maman l'angoisse qu'ils génèrent chez elle : les chambres sont éloignées dans l'appartement, les jeux, les livres, les objets sont dupliqués... L'organisation familiale vient presque conforter l'idée d'animosité intra-fratrie suggérée par le comportement des enfants...

Les espaces d'écoute - qui ne sont pas forcément des espaces de conseils -, les espaces d'expression, qui acceptent d'aller dans la finesse du ressenti pour l'autre, dans la mise en mots... permettent de dépasser l'aspect statique du sentiment de détester l'autre : ce sont des espaces ouverts, au sein desquels chacun peut se raconter, pour traduire ses sentiments, et au sein desquels la confrontation peut être constructive, dans les fratries comme dans les relations humaines de façon plus générale. Transformer le sentiment haineux pour l'autre en capacité à dire ce que l'on ressent, dans une société qui n'est pas très habituée à laisser place à la description de l'émotion, permet d'imaginer et de dessiner les contours d'une projection possible d'un lien avec l'autre.

La relation est souvent bloquée parce qu'on tente désespérément de faire rentrer l'autre dans le normé que l'on attend de lui... Et cette question mérite d'être traitée tant chez les parents que dans les collectifs de professionnels. Or, pour que le conflit soit intéressant, pour qu'il produise quelque chose de différent, il faut au contraire ouvrir le champ des possibles pour tenter de comprendre les mots de l'autre, sans les transformer pour les mettre en adéquation avec ses propres attentes ou avec l'intelligibilité que chacun

veut avoir de la relation. La capacité des uns et des autres, professionnels, parents, frères et sœurs... à écouter, à entendre et à essayer de se mettre un peu en déséquilibre pour modifier ses filtres perceptifs est essentielle pour permettre une relation harmonieuse à l'autre et cette question demande vraiment à être travaillée collectivement.

Nous sommes dans une société qui globalise tellement qu'elle en a oublié de laisser la possibilité à chacun d'entendre autre chose que ce que le collectif projette derrière chaque description émotionnelle. Cette question traverse de multiples champs dans lesquels il serait important de pouvoir nommer ce que l'on produit : quelles ambitions avons-nous dans une action collective ou individuelle d'accompagnement à la parentalité ? Est-on en capacité, lorsqu'un enfant énonce tel ou tel mot, d'entendre ce terme-là autrement qu'au travers de nos propres filtres ? Comment peut-on changer de lunettes pour mieux percevoir l'autre et ce qu'il cherche à nous dire ? Comment est-on formé pour regarder cette réalité un peu différemment de ce que l'on pense savoir d'elle ? Autant de questions qui permettraient peut-être de développer un peu d'inventivité parentale ou professionnelle pour nous proposer un début de réponse à la question posée de frères ou de sœurs qui « se détestent » ou qui pensent « se détester »...

Comment rendre ces parcours de vie plus lisibles pour les enfants ? Comment construire des postures d'accompagnement qui rendent intelligibles les histoires de chacun ?

*Un enfant, pour trouver sa place dans une famille, se pose 5 questions essentielles :
Est-ce que je suis aimé ?
Qui je suis ? Quelle est mon histoire ?*

*L'enfant de qui suis-je ?
Quelle est ma place dans la famille ?
Qu'est-ce que j'ai le droit de faire et de ne pas faire ?⁷*

La façon dont les adultes que nous sommes, et qui sont souvent multi-casquettes - parentale, professionnelle, bénévole...- sont capables de proposer aux enfants et aux adolescents qu'ils accompagnent suffisamment de clés de lecture pour qu'eux-mêmes puissent rendre lisibles et visibles leurs parcours de vie, est centrale. Le questionnement récurrent d'un certain nombre d'enfants qui n'arrivent plus, eux-mêmes, à nommer la place qu'ils occupent dans une famille et/ou dans une fratrie ne peut laisser personne indifférent... Nous les avons entendus, ceux qui sont avec leur baluchon à la sortie de l'école le vendredi soir et qui se questionnent : « *Moi, je pars chez le demi-frère de la cousine de la belle-mère de... mais je ne sais pas bien si c'est ma famille ou pas...* ». Les cartes sont parfois battues, puis rebattues, les liens sont nommés, puis renommés... liens qui parfois paraissent évidents à des parents, à des adultes, mais les clés de lecture pour comprendre l'organisation sociale et humaine de tout cet ensemble de gens qui est sensé faire famille, sont quelquefois très illisibles pour l'enfant. Le registre que nous évoquons ici pourrait être comparé à ce qui se passait, il y a quelques décennies, lorsque les sujets étaient suffisamment délicats pour que les adultes estiment que l'enfant devait en être épargné : la question de la mort, la question de la maladie, des séparations, de l'argent... Aujourd'hui, l'inverse peut parfois être jugé excessif, et certains enfants peuvent être associés à tous les sujets qui traversent notre quotidien, y compris les plus angoissants pour lui... En tout état de cause, lorsque dans une famille, un décès survenait, on commençait par

trouver une amie ou une tante un peu éloignée qui « récupérait » les enfants le temps que tout s'organise. Une fois les obsèques passées, on faisait revenir les enfants dans cette famille, marquée par la douleur, mais qui avait passé l'épreuve... Dans les trajectoires de vie des enfants, on repère aisément des espèces de « trous noirs » de ce type, qui restent mystérieux, d'autant plus que les enfants n'osent pas forcément les questionner tant ils comprennent vite que le sujet génère du chagrin ou du silence – ou les deux – chez le parent interrogé.

Dans leurs constructions psychiques, les enfants ont alors beaucoup de talents pour mettre de la culpabilité là où ils ressentent de l'inconnu. Quand ils ne possèdent aucune clé de lecture, le pas est vite franchi d'imaginer que, si on ne leur a rien dit, c'est bien parce qu'ils portent une quelconque responsabilité dans ce qui s'est passé.

Dans le sujet qui nous anime ici, cette comparaison paraît possible : l'incapacité à lire son parcours parce que les adultes qui l'accompagnent n'ont donné aucun code pour accéder aux raisons d'être des trajectoires, des configurations familiales, des événements ou des obstacles rencontrés génère le fait que l'enfant va trouver toutes les bonnes raisons de penser qu'il est la cause de tel ou tel conflit intrafamilial, de telle ou telle jalousie interne, de telle ou telle place occupée par les uns et les autres. Plus on permet aux enfants de comprendre les configurations sociales dans lesquelles ils s'inscrivent, plus ils arrivent, eux-mêmes, à trouver une place et une utilité sociale dans ces formes diverses auxquelles ils appartiennent. Ici, c'est la fratrie qui constitue notre support clé, mais le raisonnement vaut également dans un groupe scolaire, dans un collectif d'enfants, quel qu'il soit, où les enjeux

⁷ Jean EPSTEIN. « Familles en mutations ». Film documentaire d'Anne JOCHUM. Productions Préparons demain. 2019.

de coopération sont plus importants que les enjeux de conflit, quand celui-ci n'est pas ou plus structurant.

Au-delà de cette nécessité de lisibilité des parcours, la réflexion peut aussi se porter sur la nécessaire coopération parents professionnels. Nul ne peut se contenter aujourd'hui d'une éducation en silo, tant les enjeux éducatifs, par essence, et presque par définition, sont coportés, sont partagés. Dans les transformations sociales en cours, la co-éducation occupe une place incontournable et personne n'est légitime aujourd'hui à porter seul ces dimensions.

La question des places est foncièrement importante dans une société qui est capable de penser des dispositifs de type « Un jeune, une solution » qui signifient d'emblée qu'on pourrait juste prendre une place sous prétexte qu'elle est libre ! Institutionnellement, c'est bien ça qui est donné à voir : de l'extérieur, on pourrait trouver une place à chacun, là où il n'a pas tout à fait décidé d'être... Se construire sur cette logique-là, d'une place assignée sans même avoir été associé à sa construction, relève d'un paradoxe qui empêche l'épanouissement... Ce chemin vers le bonheur évoqué *supra*... Il est urgent, aujourd'hui, de remettre du sens, de remettre du sensible aussi, dans la question du choix, qui n'est autre que celle du désir : choix de sa place, choix de son entourage humain, social, culturel, relationnel... Raisonner en termes de places dans une fratrie repose sur les mêmes fondamentaux.

« Ce que je veux pour moi, ce dont j'ai envie, ce que j'aime, ce que je désire être, vivre, faire... doivent être mes premières boussoles. J'évite ainsi les chemins préformatés pour moi mais sans moi, parce que je suis le second de ma fratrie, parce que je suis le cousin ou la cousine d'untel, parce que mes parents lorsqu'ils s'adressent à moi semblent globaliser les enfants que nous sommes, parce qu'on me

compte dans un ensemble auquel certes, j'appartiens, mais dans lequel je suis quelqu'un de singulier »

Il est essentiel de réhabiliter l'enfant, le jeune, le parent, à imaginer, à dessiner, à redorer un peu les contours de chacune des places occupées et à les penser avec un peu plus de fantaisie que celles toutes faites, qui ressemblent un peu plus à des cases qu'à des places.

9

La question du temps ne se pose-t-elle pas en permanence dans ces constructions humaines, au sein des fratries comme au sein des familles ?

Dans une société pressée, qui semble courir toujours après le temps, que reste-t-il pour faire famille, pour faire fratrie ?

Pour se donner le temps des constructions de familles ou de fratries, il est urgent de le désenclaver ! C'est indéniablement un enjeu majeur. Plus on continuera à remplir systématiquement le temps dès que l'on perçoit un interstice de libre, moins on répondra de façon pertinente aux besoins des enfants, des jeunes, des frères et sœurs qui appartiennent aux entités dont nous parlons ici. Sur toutes les phases de la vie, de la toute petite enfance à la vieillesse, notre société exprime une difficulté à admettre le temps dit « perdu »... On peut certainement trouver de très bonnes raisons à cela : remplir le temps, c'est éviter de s'interroger sur le vide, c'est se donner l'illusion d'une productivité essentielle à nos vies, c'est se détourner de la crainte de l'inutilité sociale... Mais ce rythme et cette frénésie qui nous animent pour ne surtout pas perdre de temps, c'est effrayant ! Collectivement, nous devons résister le plus possible à cette course qui nous rend insupportables les moments durant lesquels on

ne fait rien... qui sont pourtant tout sauf des temps inutiles. Et ce qui est peut-être le plus inquiétant, c'est d'observer que, du côté de plusieurs parents, et quelque fois même du côté des professionnels ou des institutionnels, c'est parfois déroutant de voir des enfants ou des adolescents qui semblent ne rien faire. Tolérer le mode pause chez nos enfants et nos adolescents, c'est comme si on ne rentabilisait pas tous les espaces de temps qui nous sont disponibles... La question du sommeil dont on sait bien qu'elle participe à la construction des individus, petits ou grands est aujourd'hui traitée de la sorte dans certains projets de recherche, à l'international, qui réfléchissent, pour répondre à des enjeux divers, aux modalités qui nous permettraient de maintenir en vigilance permanente des hommes, pour qu'ils soient les plus opérationnels - et rentables - possibles... Pouvoir se dire qu'une société est déjà en réflexion pour remplir le temps d'activité de vigilance ou de productivité, y compris dans les phases généralement dédiées au sommeil, c'est effrayant...

Toute la réflexion engagée dans ces lignes, sur la nécessité impérieuse de permettre des constructions identitaires solides, dans des collectifs porteurs de sens pour chacun de leurs membres, ne peut passer que par du temps laissé libre pour que les mots se posent, pour que l'écoute s'installe, pour que le dialogue se structure, pour que les rencontres s'opèrent, que les liens se nouent... En d'autres termes, le temps est toujours nécessaire pour construire ensemble un cheminement où chacun trouvera la place qu'il a choisi de coconstruire...



Réseau d'écoute, d'appui et d'accompagnement des parents du Finistère

4 rue Colonel Fonferrier 29200 Brest

02 98 43 94 53

reaap29@wanadoo.fr

